Pour qui vous prenez-vous ?

Du même auteur

Les Filles
Éditions Gallimard, 1987
« Folios », n° 2978

Madame Placard
Éditions Gallimard, 1989

Loin du Paradis, Flannery O'Connor
Éditions Gallimard, « L'Un et l'Autre », 1991

Petite
Éditions de l'Olivier, 1994
Le Seuil, « Points », n° P187

Week-end de chasse à la mère
prix Femina 1996
Éditions de l'Olivier, 1996
Le Seuil, « Points », n° P446

Voir les jardins de Babylone
Éditions de l'Olivier, 1999
Le Seuil, « Points », n° 721

GENEVIÈVE BRISAC

Pour qui vous prenez-vous ?

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2. 87929. 920. 4

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2001.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Disons que le moment est une combinaison de pensée et de sensation, la voix de la mer. Les poètes réussissent par la simplification. Je veux inclure les faits, l'absurde, le sordide, mais en transparence.

VIRGINIA WOOLF

L’air conditionné

J'ai ouvert en grand. J'ai respiré à fond l'air chaud plein d'odeurs douteuses, goudron, gaz d'échappement, marronniers en pleine gloire, poussières et miettes de brioche. L'été, Paris sent presque la mangue, me suis-je dit.

– Vous pouvez relever votre vitre ? m'a demandé le chauffeur de taxi d'un ton menaçant.

Il était lisible dans son regard qu'il s'agissait d'une sommation, d'une première et dernière sommation. J'ai bravé tout bon sens, j'ai commencé de courir à ma perte.

– C'est que j'avais froid, excusez-moi monsieur.

Il a grommelé quelque chose d'insultant, relatif probablement aux femmes, à leurs bras nus, à leur infâme propension à se promener bras nus en plein été. Puis sa voix s'est faite audible :

– C'est climatisé, ici. Les vitres doivent être verrouillées. Dans ma prochaine voiture, il n'y aura pas de vitres ouvrables, ils ont fait un nouveau modèle, mon beau-frère l'a vu au Salon de l'auto.

Les beaux-frères, cette engeance ! ai-je pensé, microscopique. Mais comme les chances statistiques de prendre deux fois le même taxi sont infimes, je n'aurai pas le bonheur d'inaugurer son futur blockhaus à roulettes.

– Bon, vous la fermez, cette vitre a-t-il articulé, puisque je n'avais pas bien compris apparemment.

– Je ne peux pas, ai-je répondu.

Il a presque embouti un bus, qui a réagi en lâchant une salve d'hydrocarbures d'une belle couleur noir clair.

– Vous êtes contente maintenant ? a hurlé le chauffeur de taxi, en toussant de conserve avec moi.

– Non. Mais j'ai de l'asthme, je suis allergique à l'air conditionné, ai-je expliqué poliment. Je vais probablement avoir une crise.

– Des idées que vous vous faites ! C'est de l'air meilleur que l'air, filtré, c'est la climatisation a-t-il précisé, bientôt y en aura partout. Qu'est-ce que vous allez faire, hein ? Partir à la campagne, hein, c'est ça, votre idée ? Mais je vais vous dire, moi, à la campagne aussi, ils en mettront de la climatisation, ils en mettront même dans les étables, dans les champs de pommiers.

Mon beau-frère, il a un night-club à Joué-lès-Tours, eh bien, il est climatisé son night-club. Ils recyclent la sueur, ils en font de l'eau potable, de l'air pour les poumons, rien ne se perd, ça vous en bouche un coin, hein ! Les gens, ils adorent ça, figurez-vous, alors trois clampins qui font semblant de mal respirer ne vont pas nous empêcher de vivre !

Les bars, ils seront climatisés, les hôtels, les hôpitaux, les écoles, même les crèches, vous ne pourrez plus aller nulle part !

On montait maintenant la rue de la Roquette. Enfin, on ne montait pas tellement, parce que la rue était entièrement bouchée par des camions de livraison.

Le silence s'est fait dans le taxi.

Autour de nous la foule se pressait, des gens aux bras chargés de sacs en plastique se bousculaient, les étals de melons et de pêches tanguaient, des poussettes se tamponnaient, remplies de bébés aux joues pâles. Des joueurs de bonneteau alpaguaient les touristes. J'ai penché la tête par la vitre toujours ouverte, en respirant un peu trop fort exprès.

Le chauffeur de taxi avait raison sur un point, je ne suis pas asthmatique, simplement j'ai peur de l'avenir, moi aussi.

D'un geste, en appuyant sur un bouton de son tableau de bord, il a remonté ma vitre autoritairement. J'ai crié, parce qu'une mèche de mes cheveux s'était coincée. La température a instantanément baissé de dix degrés. Il s'est étiré.

– Je vais finir à pied, ai-je dit, vaincue.

– Ça fait soixante-dix francs, a-t-il dit, triomphalement.

– Pas cher, pour un aussi bon moment, ai-je répliqué.

Et je suis descendue, en me tordant la cheville.

Il a fait une embardée, et démarré en trombe pour parachever sa leçon.

Je suis arrivée en soufflant comme un phoque à mon rendez-vous.

Assise à la terrasse puante du café des Sports, Agnès m'attendait en regardant les gens.

– Pourquoi tant de haine ? lui ai-je demandé.

Elle savait la réponse, visiblement, mais n'a rien dit.

J'en ai profité :

– Et puis regarde ce ciel bleu ! Maintenant, quand le ciel est trop bleu le matin, cela veut dire qu'on ne pourra même plus respirer tranquille. Remarque, cela fera une nouvelle maxime pour l'almanach Vermot : Jour de ciel bleu, danger pour les vieux !

– Tu te fais trop de mouron, a-t-elle déclaré, guillerette. Tu n'as qu'à prendre le métro comme moi, tu n'auras pas à faire la conversation aux beaufs. Qu'espères-tu ? a-t-elle insisté. Les convaincre ? Ces types-là, c'est comme les chasseurs, il n'y a rien à en tirer.

Je n'ai pas relevé le jeu de mots, ni précisé que les distributions de yaka, faukon ne sont pas ce que je préfère.

On a aspiré ensemble nos mauvaises oranges pressées.

– Les chasseurs, quand même, ils ne peuvent pas être pour l'air conditionné ! ai-je murmuré suppliante.

– Certains si ! Il y en a de toutes les sortes, a répliqué Agnès qui sait un tas de choses. Imagine, un vieux chasseur alcoolique, paranoïaque et tueur d'oiseaux, zigzaguant dans son tracteur climatisé.

Et ça l'a fait rire bêtement.

– Je t'en prie, lui ai-je dit, c'est de l'air conditionné, de l'air conditionné, les mots c'est important, on est des humains, on doit respirer de l'air atmosphérique, même un peu abîmé, mais quand même, on n'est pas fait pour vivre d'air conditionné, il faut que ça cesse. Il faut...

– T'inquiète pas ma poule, le travail ça rend maboule ! a chantonné Agnès, et j'ai renoncé une fois de plus, en ce beau jour d'août, à infléchir la marche horrible du monde.

Un dimanche à la campagne

– À quoi ça sert une maison de campagne, si les garçons n'y viennent jamais ?

Melissa Scholtès se tord les mains, elle me regarde.

Je n'ai pas grand-chose à lui dire, je déteste les maisons de campagne presque autant que les enfants.

Je déteste son regard de chien battu, de chaton perdu. Je connais l'autre et c'est l'autre que j'ai toujours aimé, son regard d'impératrice, rieur et insolent.

– C'est très bien, dis-je, comme ça vous êtes tranquilles, Robert et toi. Je t'ai toujours entendue te plaindre, lui dis-je sèchement, de n'avoir jamais un moment tranquille.

– C'est pas Robert, dit-elle. C'est Norbert. Je ne comprends pas comment tu fais pour ne pas savoir son prénom au bout de neuf ans qu'on est ensemble.

Je regarde les mains de Melissa Scholtès. Ses jolies